Monsieur le Major General O. O. Howard,

Mon cher ami,

Je viens ici, selon ma promesse, vous écrire quelques pages en Francais, et je commencerai par vous donner ici le portrait de Marie Antoinette.

La reine (Marie Antoinette) semblait avoir été créee par la nature pour contraster avec le roi, et pour attirer à jamais l'intérêt et la haine des siècles sur un de ces drames d'état qui ne sont pas complets, quand les infortunes d'une femme ne les achevent pas.

Fille de Marie-Thérèse, elle avait commencé sa vie dans les orages de la monarchie autrichienne. Elle était soeur de ces enfants que l'Imperatrice tenait par la main quand elle se présenta en suppliante devant les fidèles Kongrid et que ces troupes s'écrieront: "Mourons pour notre roi Marie-Thérèse!" Sa fille aussi avait le coeur d'un roi. Il s'est arrêté en France sa beauté avait ébloui le royaume; cette beauté était dans tout son éclat. Elle était grande,
et lançée, touche : une véritable fille de théâtre. Les deux enfants qu'elle avait donnés au temps, loin de la flèche, ajoutaient à l'impression de sa pénombre ce caractère de malédiction maternel, qu'on lui bientôt à la mère d'une nation.

Le presbytère, le malheur, l'horreur des scènes tragiques de Versailles, les inquiétudes de chaque jour, firent peser seulement un peu sa première fraîcheur. La dignité naturelle de son port n'enlevait rien à la grâce de ses mouvements, son cœur, bien détaché des épaules, avait ces magnifiques inflexions qui donnent tant d'expression aux attitudes. On sentait la femme sous la reine en tendresse du cœur.

Les cheveux blond, cendré étaient longs et soyeux, bien formés, bien épars, renversés le front haut et un peu bombé renversé, de profil, avec le temps, par des courbures qui donnent tant de délicatesse et tant de sensibilité à ce siège de la pensée ou de l'âme chez les femmes. Ses yeux de ce beau clair qui rappelle le ciel du Nord, ou l'eau du Danube, le nez aquilin, les mains bien ouvertes et légèrement ramollies, où les émotions palpitaient, signe du courage, une bouche...
grandes, des dents éclatantes, des lèvres attrayantes,
c'est à dire brilla[tantes] et d'coupees, le leur
visage ovale, la physionomie mobile, entraîne
profondément. Sur l'ensemble de ces traits cettes
qui ne peut dire, que faillit le regard,
de l'ombre des reflets du lifespan, que l'enveloppe
d'un raisonnement semblable à la vapeur chaude
et colorée où nagent les objets flottés du sol, de
l'âme est expressive de la blancheur qu'il lui donne
l'idée qui la rend vivante et qui la change
en attrait. Avec tous ces charmes, une âme ali
tée d'attachement, un cœur faible à émouvoir,
mais ne demandant qu'à s'étrefer, un souci
pendant et intelligent qui n'avait rien de banal
des intimités, des préférences, parce qu'elle de vertu
digne d'amitié. C'était Marie Antoinette comme femme.

C'était aussi pour faire la fidélité d'un
homme et l'entendement d'une cour. Pour inspirer
un foi indécise et pour faire le salut d'un
état dans des circonstances difficiles, il fallait
plus: il fallait le génie du gouvernement,
la reine ne l'avait pas. Peut-être n'avait pas la
préparé au maniement des forces desd'ordonnées
qui s'agitait autour d'elle, le malheur ne
lui avait pas donné le temps de la réflexion.
Acquiescente avec enlèvement par une cour pervers
et une nation ardeuse, elle avait du croire à la
terreur de ces sentiments. Elle s'était endormie
dans les dissidences de Théâton. Elle avait entendu
les premiers bouillonnements de la tempête sans
croire au danger; elle s'était fiée à l'amour qu'elle
inspirait et qu'elle se sentait dans le cœur.

La cour était devenue exagérante, la nation hostile. Instrument des intrigues de la cour sur le cœur du roi, elle avait d'abord favorisé puis combattu toutes les réformes qui pouvaient prêlever ou apporter les cris. Sa politique n'était que de l'engonner, son système n'était que son abandon alternatif à tout ce qui lui promettait le salut du roi. Le Comte d'Orléans, prince jeune, chevaleresque dans les formes avait pris de l'empire sur son époux. Il se fiait à la noblesse, il parlait de son épée. Il n'apportait de l'ordre, il n'établissait que son époque. Il n'avait qu'un entourage, pouvait-il le roi à reprendre le lendemain ce qu'il avait concédé la veille. Sa main de don était dans tous les traînements du gouvernement. Ses appartements étaient le foyer d'une conspiration persévérante contre l'édit. Le nouveau, la nation finit par s'en apercevoir et par la chaire. Sommet devint pour le peuple le fantasme de la contre-révolution. On est prompt à calomnier ce qu'on n'
crainv. Les bruits les plus infâmes circulaient; les anecdotes les plus controversées furent répandues.
On pouvait l'accuser de tendresse, de dépravation
jamais. Belle, jeune et adorée de son cœur ne
resta pas indemne, des sentiments du moins ne
étaient jamais en scandale. Le cœur de cette
femme fut-elle sincère à son inviolabilité; les
sentiments ne deviennent de l'histoire que quand
ils éclatent en publicité.

La reine s'aperçut trop tard de l'amitié
du peuple; la rançon dut envahir son cœur.
On accusa Marie-Fantoinette de conserver la perle de
la nation, qui demandait à chaque instant
da tête. Le peuple soulevé a besoin de haine
qui un jour livra la reine. Son nom fut chanté
dans des colères. Une femme fut choisie pour
l'ennemie de toute une nation. Sa fuite devait
déchaîner la dénonciation. Elle s'enferma dans
des royaumes de redoutement et dans le silence.
Emprisonnée dans le palais des Tuileries, elle
ne pouvait mettre la tête à la fenêtre sans
provoquer l'outrage et entendre l'audience. Chaque
décret de la séculaire lui faisait craindre une ins-
urrection. Les jours étaient mornes, des nuits
agitées, son supplice fut de toutes les heures pendant deux ans. il se multipliait dans son
cœur par son amour pour ses deux enfants
et par ses inquiétudes pour le roi. La cour était
vide, elle ne voyait plus que des autorités étrangères, des ministres impitoyables et M. de la Fayette,
devant qui elle était obligée de composer même son
vidage. Les appartements recellaient la délation.

Des ténébres étaient ses espions. Il fallait les tromper pour se conventer avec le plus d'amis qui lui restaient. Des escaliers dérobés des cou-ridors sombres conduisaient la nuit dans les combles du château, les conseillers secrets qu'elle appelait autour d'elle. Ces conseils ressemblaient à des conspirations, elle en sortait sans cesse avec des pensées différentes, elle en abaissait l'un du roi, dont la conduite contractait ainsi l'inté-érence d'une femme aux avoirs.

Mesures de force, tentatives de corruption sur l'assemblée, abandon sincère à la constitution, essais de résistance, attitude de dignité royale, repentir, faiblesse, terreur et fuite. Tout était concu, tenté, préparé, arrêté, abandonné le même jour.

Les femmes, de sublimes dans le dévouement, sont rarement capables de l'esprit de suite et d'imperméabilité nécessaire à un plan politi-cique. Leur politique est dans le cœur, leur passion est trop près de leur raison. De toutes les vertus du trône, elles n'ont que le courage, elles sont souvent des héros, rarement des hommes d'État.

La scène en fut un exemple de plus. Elle fit bien du mal au roi, donnée de plus d'esprit, de plus,
d'âme, de plus de caractère que lui, sa supériorité
nécessa à lui inspirer confiance dans des conseils
n'est venus conseils. Elle fut à la fois le charme de
ses malheurs et la genèse de sa part; elle le
conduit pas à pas jusqu'à l'échafaud mais
elle y monta avec lui.

Monsieur le Docteur, vous envoie avec
ses félicitations un de ses ouvrages, que
je l'espère en même temps que cette lettre
il regrette de ne pas avoir eu le plaisir
de votre compagnie l'autre jour, il est
revenu quelques minutes après votre départ.

J'espère cher général, que vous ayez
bien aussi
D'une visite honorante.
En attendant je vous prie d'agrir
l'assurance de ma parfaite considération
Vos Dévoués Amis

Madame M. V. Zimmermann
128 W. 35th St.
Maj. Gen'l O. O. Howard,
Governor's Island, N. Y.

Dear Sir:

I take the opportunity to write you, knowing that you will be glad to learn of my continued improvement in health. I am giving a few hours daily to the work, without serious difficulty.

I am planning to be away during the entire month of August and trust that September will find me able to take up my regular duties again.

The work, as you will see by the "State Notes" recently sent you, is in very encouraging condition. At Northfield our State was represented by, perhaps, a larger number of college students than ever before. Considering that Mr. Moody was not the attraction, this is very encouraging. A deep spiritual interest pervaded the Conference.

I spent a day at the Wanamassa Camp, recently secured by the New Jersey State Committee, and desire to call your attention to it. You will be surprised to find what an amount of property
they have, and how delightfully arrangements are perfected for the

healthful enjoyment of young men and their friends, at very reason-
able rates. If you will kindly call the attention of the Associa-
tions to this opportunity, I think you will be doing good. Infor-
mation can be secured about it by addressing D. F. More, State Sec-

retary, Wanamassa Camp, North Asbury Park P. O., N. J.

The State Camp at Peekskill has been very encouragingly
opened and our work is unusually favorably received among the men.

You will remember from the budget made for the expenses
of the year, that $300, additional were needed. It has occurred
to me that, possibly, each member of the State Committee would se-

ure one annual sustaining membership of ten dollars ($10.) to
the State work. Could you do this for us?

Mr. Dudley has nearly one hundred boys in camp on Lake
Champlain, near Westport, having a most excellent influence over
them.

Mr. MacColl has just aided the Rome Association in se-
curing its finances and has recently been at Buffalo, conferring
with them about the new West Side Branch.

From correspondence received at the office, very marked
interest is shown in the religious work, and a need for the prayers
of those associated with the secretaries, for strength and guidance
in carrying it forward during the summer season.
I wonder why we could not arrange for a meeting of the committee on the State Camp with the officers of the Association organized by Sanford there, before the camp closes. Will you kind favor me your opinion about it? 

Very sincerely yours,

Geo. Hall
I was very much interested in the announcements and perfected by the committee on the State Camp with the assistance of the Association. The coming of the Association to this opportunity, to which I am looking forward with great anticipation, I think will be of great assistance. I am sending them a copy of this letter, by addressing D. P. Morse, State Secretary, 217 Madison Avenue, New York.

The State Camp at Peekskill has been very encouragingly opened and our work is unusually favorably received among the men.

You will remember from the budget made for the expenses of the year, that $300. additional were needed. It has occurred to me that, possibly, each member of the State Committee would secure one annual sustaining membership of ten dollars ($10.) to the State work. Could you do this for us?

Mr. Dudley has nearly one hundred boys in camp on Lake Champlain, near Westport, having a most excellent influence over them.

Mr. MacColl has just aided the Rome Association in securing its finances and has recently been at Buffalo, conferring with them about the new West Side Branch.

From correspondence received at the office, very marked interest is shown in the religious work, and a need for the presence of those associated with the secretaries, for strength and guidance in carrying it forward during the summer season.
Mrs. M. Fontaine Maury

announces the marriage of her daughter

Lucy Champe

to

Mr. Gordon Granger

of

Lancaster, Kentucky

on Thursday, July fourteenth.

Piedmont, Virginia

Eighteen hundred and ninety-two.
Dear John,

Beaice writes that she will probably not come with mother & Harry but will come later.

If she makes any such arrangement I wouldn't like to spend the winter month or most of them with me.

My quarters will be better than any on Gov't. Island with furnace heat in five rooms & kitchen. St. Johnson (or to be married in a few weeks) will have a mess for the winter. If Beaice will spend winter with me we four in the one house (probably) can have a very nice time.

It will be very much more than being alone a I was led.

It is now several days since I have heard from the General so I take advantage of my being off duty to tell you just following dinner (1 o'clock) to write you.

I am well & quite contented with my life here although I have still a horsey longing.

I go out sailing & rowing quite often and

Yours etc. Rpt.

July 14, 1892.

[Handwritten address]

[Signature]

End of letter
Play tennis nearly daily.

The morning rises daily at 8:00 a.m. and we are having warm drills. I drill the Company every morning and am Platoon chief of P.M. Drills (4:00 P.M.).

As Adjutant Officer I have two drills, in flag instument, which is in week, each week.

I am taking my vacation from studies now and have not read much other than the daily need for drill & other clothes.

There is a canvas covered boat in my old room at home there.
Dear Sir,

I have been advised by His Honor, the Mayor, that the Secretary of War has designated you to confer with our sub-committee, on military parade, concerning the participation of the United States regular army, in the military Pageant, to be held in this City, on the 12th of October next. Will you be good enough to advise me, when and where it will be convenient to you to have the committee wait upon you, and oblige,

Very truly yours,

Secretary.
New York: Goldsmith Telégraphio

Committee of One Hundred

Hugh Grant, Mayor, Chairman

Office of Secretary
260 Broadway, Room 112

Dear Mr. Grant,

I have been favoring the Mayor that the Secretary of War be appointed to meet you to confer with our staff committee on the military parade. Concerning the participation of the United States regulars in the military parade, to be held in this city on the 15th of October next, will you be good enough to answer me, when and where it will be convenient to you to have the committee meet upon you?

Yours truly,

Secretary.
Brooklyn, July 15, 1892

Dear Mr. Howard:

Enclosed is a letter from the Rev. S. Savage, Supt. Baptist Industrial School, Perris, San Diego, California (County of), who wishes to purchase a piano.

May I ask you to be good enough to write a few lines saying what you think of the 'Bradbury' piano—one of the finest of its kind and generally of its class. For the purpose of laying before the said gentlemen—

Mrs. Mary Ing.

Address:
M. A. Savage, Supt.
Indian Industrial Training School,
Perris, San Diego Co., California.
Gen. O. O. Howard,

Governor's Island, N Y,

Dear Brother:

My daughter Nina had planned to start for Bangor next week with a young lady, and was expecting to go via Albany directly to Boston. But at the last moment decided not to go. Nina had planned to visit her grandparents and they greatly desire it. We have therefore changed the route, as she would have an escort, the son of Dr. Nutt, our neighbor, from here to New York. But this we desire to be subject to your convenience, and the desirability of her remaining with you a day or two, until some suitable escort can be obtained to Boston at least, or to Bangor. We think she had better go by same boat to Boston, if you know of anyone to accompany her. She could then take a boat to Bangor even though she had no special escort. Please telegraph me if she can conveniently visit you and carry out this plan. If you cannot find anyone to go to Boston with, we will try and think of someone to meet her there, possibly some person may occur to you. In fact I suppose David is there, only I do not know his precise address. Otis also is in that vicinity.

Affectionately,

Chas. H. Howard

David & Otis are in Boston and you may know their addresses. #10 please write them.
New York July 16, 1872

U.S.S. Chicago

To the Mayor General Commanding, Governor's Island

Dear Sir,

Your Adjutant Wacker, Commanding the Section of

Admiral, directs me to present this compliments to Major

General Howard, and to inform him and his personnel

that he will be in the flagship Chicago on Sunday next

to witness the large practice

of the Naval Battalion here.

New York. The Chicago

will leave her anchorage

in Grasseuse Bay (off

Fort Hamilton) at 9 A.M.

and go to sea for manœuvres and

furnish battle practice and

will return to Grasseuse Bay

take in the afternoon.

The best way to reach the

Chicago comes by horse-

drawn from Governor's Island,

and then by General 90 to

your car to

Fort Hamilton, a boat will be

sent to that landing at 8:45.

It was Admiral Wacker's

intention to send an aide

to Governor's Island this morning

to present his compli-

ments to General Howard

and extend his personal

compliments, but he has been
My very dear sir,

I am very sorry to hear you are ailing and your health is failing.

I am informed you are in Chicago and that you are in need of a doctor. Will you kindly give me an early answer as to what you require?

Yours truly,

[Signature]
Porter, A. T.,

Charleston, S.C., July 16th,

My dear Uncle,

I want your help. I have entered the Port Royal Academy but a Military School. I wish to enter a naval school, and you can assist me in this decision. Your loving son,

[Signature]

P.S. My health is good, and I hope to return home soon.
Howard University,

Rev. J. C. Rankin, D. D., LL.D.,
President.

J. B. Johnson,
Sec. and Treas.

Washington, D. C. July 16th, 1892

Maj. O. O. Howard
Governor's Island,
N.Y.

Dear General:—

Inquiry relative to your portrait from San Francisco came during a short absence from the city. It is now Saturday evening and quite late, I will say that I will have the package opened the first thing Monday morning and write you at once the facts in the case. Dr. Rankin told me before he left that he was expecting such a package.

I came through New York this morning on my way from Maine, where my family is spending a few weeks.

Yours truly

J. B. Johnson
Sec. & Treas.
Dear Mr. F.

I am a boy and am trying to secure autograph letters and portraits of a few distinguished people and am very desirous indeed of possessing your book for which I am unable to obtain. I can now think of no way besides to send you this note. You will be very kind as to send me also if it is possible and if not ordering too much will not please me. If I can ever obtain a good copy of my question, will you please give me the address of some photographer from whom I can receive a photograph? If your wish, I will kindly bend in your order writing for me. It will make me very happy indeed, for you will thereby give me one of the greatly wished for things, namely a few words of your writing, and you will be the means of my receiving the other four books.

Hope you will not consider this.
much trouble to comply with my request, 
not think me too presumptuous in making it.

Jany 22nd 1899

Lawrence A. Brown
Summerville
Vermont
Lee Lizzie

Dear Sir,

Missus Cottage,

Vineyard Farm July 17th

My dear sir,

I received your message from New York today just after church. I wrote to invite you to come right off and make me the promised visit. I know you must be having a good week. So do the same for the Good Lord's sake.

The Skinner Lines Pier 38

East River every Monday, Wednesday, and Saturday at 6:00 A.M.

Arrive here at six o'clock.

If you bring me and do anything that offends me, going gentlemen are in...
demand. They tied with plenty. But tell him
I am sorry I have had one guest now so I
shall have to do the best I can by a man near
the Seam His been. About all have arrived
Serafin Tech come yesterday. The Rochester
Cathy Judge Amos and the people at the
trading house. I am sorry I am not helping
home Co. I wish quite myself. I could have
done so much more to make you comfortable.
But if you come and see my little home
you will see why I came again.
Now I hope you can come Wednesday

Say we Sunday. Telegraph me please if I can
pick you up. I can send carriage to meet you
at the train. I hope you had a good trip.
I am so sorry you have come when things
and have enjoyed it. I do so miss and mourn
his love. Time only makes it harder to bare.
I hope cousin Lina will try service.
I do just hope and pray you have no enemy
who is to help you from coming. If you can
come this week can you meet me next
Saturday 7 or 8 a.m. right away in Aug.
See you the Dept of the Atlantic. and come along
for your own pleasure. I am very much afraid.
Convention. We can never thank you half enough for all you did for us while we were there, and our thoughts are on the past most of the time. This is a longer letter than you probably have patience to read. Always remembering your kindness I remain

Yours Truly
May Sister

Glencoe July 18, 1872.

Hear General,

We are safe at home and none the less ready for traveling than when we were with you. Everybody seemed surprised to find that we were not thin and pale and completely tired out. We did not leave West Point until nearly eleven o’clock for the train was late. The depot agent was very good and helped us on with...
our baggage. As you remember our berth was an upper one and we found it at once. In the lower one was a young man who was awakened by our talking and he insisted on our taking the lower one and assisting us to work. He got up to the upper one. We both went to sleep at once and woke early enough to get breakfast when the train stopped. We got acquainted with the obliging young man and discovered that he was married and lived in Kansas City. We slept almost all of the day and when the conductor attempted to awaken us for our tickets he had to employ the aide of a brake man and the porter. Almost all the persons in the car were C.B. delegates returning and we had a song service in the evening. We were an hour and a half late in arriving at Chicago, and Bella's brother was not there to meet us. In fact they did not get her letter until after we got to the office. Everybody was real good to us and seemed glad to see us. We gave our reports last night. It was rather sudden for us but we did what we could and they seemed satisfied. We gave your message to all the relatives and I guess they heard more of Pearl, Howard, the one of the ...
Howard University,

Washington, D. C., July 18th, 1892

Dear General:-

The express package from California addressed to Dr. Rankin was opened by me to-day. It was found to contain an elegant portrait of yourself just as we expected.

Yours very truly,

[Signature]

J. B. Johnson
Dear Gen. Howard:

Bleneover, July 15th, 1892

We arrived at Chicago between 9 and 10 o'clock Saturday morning. After Capt. Bray left us we went to an open air concert which lasted until a little after nine o'clock. We waited at the hotel until a few minutes before two and then...
went to the depot.
Our train didn't arrive
until almost eleven.
We didn't sleep very well
but are rested now and
feel as well as ever.
There were about a dozen
Endeavourers in our car
so we had a very pleasant
journey.
We gave a sort of a report
of the Convention last
evening at church and
received a very hearty
welcome.
I gave the Howard family
the message you sent.
Please give my regards

to Capt. Aray and thank
him for his kind attention
to us.
I shall not try to thank
you for your kindness
as it would be impossible
for me to express myself.
Wishing you a happy
future I remain,
Yours Truly,
Delphia M. Culver.